



**Association du Souvenir des Cadets de la France
Libre**

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

Albert Blin

Le front de l'Atlantique (Devant Pornic)

27.10.1944 – 12.2.1945

texte écrit en Mars 1997



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

Devant PORNIC

Pour mémoire, rappelons les faits antérieurs :

Je m'appelle Albert BLIN, je suis né à Elbeuf (Seine maritime) le 19 octobre 1921 dans une famille d'industriels du textile laine. J'ai fait mes études dans ma ville natale.

En 1940, je me suis retrouvé à Bayonne (Pyrénées Atlantiques) où j'ai d'abord été à la gendarmerie pour m'engager. Puis, après que le Maréchal Pétain ait fait don de sa personne à la France et que le Général de Gaulle ait lancé son appel, j'ai cherché, sur le port un bateau pouvant me mener en Angleterre. On m'en a désigné un et je me suis retrouvé au Maroc.

De retour, en métropole en octobre 1940, j'ai fait une seconde tentative d'après des informations qui devaient me mener à Alger et les dites informations étant obsolètes, je me suis retrouvé aux chantiers de jeunesse. Puis, en très mauvais état, je suis une seconde fois revenu en France. De nouveaux contacts à Lyon me permirent d'espérer enfin un bon départ pour la bonne destination. Le débarquement Américain en Afrique du Nord hâta ce départ.

Le 10 novembre 1942, nous étions 7 (dont Pierre LEFRANC) à prendre le train pour Perpignan où de soi-disant contacts ne furent pas trouvés. Le 11 au soir, nous repartons pour Banyuls où nous allâmes loger dans un hôtel près de la gare. Nous y trouvâmes un juif allemand prêt à traverser les Pyrénées. Le lendemain, à 6h du matin, nous quittâmes les lieux et suivîmes notre guide. A 13 heures nous étions sur la frontière.

Une heure plus tard, deux gardes civils qui chassaient nous arrêtaient et nous enfermèrent au village de Rabos. Notre périple fut lent : après Rabos, il y eut Figueras, Barcelone, Saragosse, Miranda de Ebro, Madrid (Un mois en résidence surveillée), Sérubal, Casablanca, Marakech, re-Casablanca, Gibraltar, Greenock en Ecosse où nous débarquâmes du « Santa-Rosa » le 6 juin 1943. Nous y avons fait connaissance d'un certain Marcel Schuch qui deviendra Marc SAVIGNY. Après cela, Patriotic School, l'école des Cadets de la France Libre d'où nous sortîmes, Pierre LEFRANC, Marc SAVIGNY et moi avec beaucoup d'autres, aspirants.

B.C.R.A. (autrement dit 2^{ème} bureau) pour tous les trois qui nous expédia au Blanc (Indre) pour instruire les maquisards locaux et ralentir le repli des Allemands qui tentaient d'échapper à la nasse qu'allaient former les avances des armées alliées débarquées en Normandie et de celles arrivées en Provence. Les derniers ennemis furent en partie décimés par l'intervention d'une douzaine d'avion anglais et le reste alla se rendre un peu plus tard à la Résistance.

Rentrés à Londres, nous fûmes, LEFRANC, SAVIGNY et moi affectés avec le titre de « Chargés de mission de 2^{ème} classe » (C'est-à-dire avec les galons de Lieutenant) au 93^{ème} R.I. C'est là que commence l'essentiel du sujet.

Cette aventure s'est passée il y a 54 ans. Je n'ai pas tenu de journal, ma documentation est faible (L'état de mes services, quelques photos, quelques dessins, et l'ouvrage du capitaine Renaud intitulé « Sur le front de Pornic – La 5^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon -93^{ème} R.I. », paru il y a bien longtemps. Or ma mémoire, avec l'âge commence un peu à flancher. Le 27 octobre 1944, Pierre, Marcel et moi prîmes le train de Londres pour Southampton où nous nous présentâmes au commandant américain du lieu avec nos ordres de mission. Il nous dit que nous partirions à la fin de la journée, ce qui nous laissa le temps d'aller visiter l'île de White.

Notre bateau était un de ces gros navires à fonds plats chargés de transporter du matériel roulant. Cela explique la facilité qu'il avait à tanguer fortement à la moindre houle. J'en fus réduit à passer cette traversée sur une couchette, le teint verdâtre et le déjeuner au bord des lèvres.

Je retrouvais ma santé en débarquant à Cherbourg (Manche). On nous y indiqua l'endroit où il fallait aller chez les Américains pour se faire transporter jusqu'à Paris. Ceux-ci nous menèrent dans un vaste enclos empli de camions kaki. Ceux en partance nous furent désignés et chacun de nous trois



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

montâmes dans un camion à côté d'un conducteur noir dont le moteur avait commencé à tourner. La nuit tombait et le voyage se fit dans la nuit. Je me souviens du pénible spectacle des ruines de Saint-Lo éclairées par les phares et de l'arrêt dans ce qu'on pourrait appeler une gigantesque station service où nos chauffeurs refirent le plein d'essence. Je dus dormir jusqu'à notre arrivée à Paris. Je ne me souviens plus où nous logeâmes, dans la capitale pendant les deux ou trois jours de congé que nous nous offrîmes avant de reprendre la route.

Nous prîmes le train pour Nantes, encore très abîmée par les bombardements. De là, une voiture militaire nous mena jusqu'à Bourgneuf-en-Retz où le général commandant le 93^{ème} R.I. nous reçut dans une petite pièce. J'ai oublié son nom, mais nous le connaissions car nous étions dans le même avion lors de notre première mission.

Savigny dû nous quitter à ce moment-là, alors que Lefranc et moi repartions pour Noirmoutiers.

Le premier bataillon y était au repos. Il était sous les ordres du commandant Aigrault qui nous reçut aimablement et nous affecta chacun à une compagnie : Lefranc à la 2^{ème}, moi à la 3^{ème}. J'allais me présenter au capitaine Jean Cristau qui commandait la dite compagnie. En vérité, il était médecin et en d'autres termes, cela veut dire que ses connaissances militaires étaient assez vagues. Cela ne l'empêchait pas d'être un garçon intelligent et tâchant toujours de faire pour le mieux. Ses deux frères étaient au bataillon. L'un dont j'ai oublié le prénom était sous-lieutenant sous les ordres de mon camarade Bernard BLOUIN (ancien Cadet de la France Libre) qui commandait avec un courage légendaire le corps franc. L'autre, Michel était sergent à la troisième compagnie.

On me chargea de l'entraînement des hommes (ils étaient une petite soixantaine dans la compagnie) avec le titre d'adjoint au capitaine. L'entraînement fut court, mais énergique, non pas parce que j'étais autoritaire (ce serait plutôt le contraire), mais parce que, après mon passage à l'Ecole des Cadets et les « special training schools », j'étais dans une forme physique éblouissante et chaque soir, quand ils revenaient de l'exercice, mes malheureux soldats (tous originaires de Saint-Gilles-Croix-de-Vie) étaient épuisés.

Bientôt, l'ordre nous fût donné de monter au front. Ce front était une ligne d'une bonne centaine de kilomètres qui entourait une des poches de l'Atlantique, celle de Saint-Nazaire, où des unités Allemandes s'étaient regroupées, attendant l'in vraisemblable offensive qui leur permettrait de rejoindre leurs compatriotes en attaquant les Alliés sur leurs arrières.

Le secteur qui fut attribué au bataillon était à l'extrême sud du dispositif qui allait de la mer au canal de la Haute-Perche. Cela faisait environ six kilomètres et nous faisions face à Pornic qui était occupée. Le commandant Aigrault, ses adjoints et la 1^{ère} compagnie s'installèrent dans la petite station balnéaire de La Bernerie (*Je me souviens que le jour de l'arrivée, Lefranc et moi, avec la belle insouciance de la jeunesse, allâmes nous tremper les pieds dans la mer, ayant pour ce faire traversé un champs de mines*), qui fût le P.C. du bataillon.

Trois compagnies furent placées plus avant, mais encore assez loin de l'ennemi : le no man's land avait plus ou moins 5 kilomètres. La 5^{ème} compagnie commandée par le capitaine Renaud allait de l'Atlantique à la voie ferrée qui allait de Bourgneuf-en-Retz à Pornic. Son P.C. était à La Rinais. La 2^{ème} compagnie, commandée par le capitaine dont le nom était, je crois, Lapierre et dont l'adjoint était Lefranc, partait de cette même voie pour s'arrêter à la route

1944/1945 - La Bernerie (front de l'Atlantique).





Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

partant de la départementale 66¹ joignant le hameau du Clion-sur-mer après avoir traversé la départementale 751 qui reliait Pornic à Nantes. Son P.C. était à La Royère. Quand à la troisième compagnie, elle poursuivait cette ligne jusqu'au canal de la Haute-Perche. Nous changeâmes de P.C. assez rapidement, le premier situé je ne sais plus où ayant été attaqué la nuit par une patrouille ennemie. Nous nous installâmes dans le joli petit château renaissance de La Jarrie avec la section hors rang, au désespoir des propriétaires.

Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler d'une quatrième compagnie. De l'autre côté du canal était installé Marc Savigny, mais nous étions trop éloignés pour pouvoir nous parler.

Bref chaque « petite compagnie » avait la charge de défendre près de 2 kilomètres de front et le mieux que nous pouvions faire était d'installer des nids de fusils-mitrailleurs qui avec quelques fantassins réussissaient à croiser leur feu. Les hommes construisirent des gourbis en mottes de terre pour abriter les postes de combats. Il n'y avait ni ligne avant, ni ligne arrière. Il aurait été facile aux Allemands de nous massacrer ou de franchir nos lignes la nuit sans que nous nous en apercevions. Heureusement, ils n'étaient pas combattifs attendant simplement sur place, comme je l'ai écrit plus haut, d'être délivrés par leur propre armée.

En novembre, peu de temps après notre installation à La Jarrie, sans prévenir qui que ce fut, le capitaine Jean Cristau partit avant l'aube pour inspecter ses troupes. Quelle idée lui prit, pour aller d'un poste à l'autre, de passer devant ses lignes au lieu d'y aller par l'arrière, au jour à peine naissant, alors qu'une légère brume donnait au paysage des formes imprécises ? Un de nos jeunes soldats, à peine formé au combat, aperçut à 150 mètres devant lui une silhouette imprécise. Il envoya une giclée de sa mitrailleuse en direction de cette chose qui bougeait. Une balle atteignit le commandant de compagnie en plein cœur, le tuant sur le coup. Il fallut ensuite du temps pour m'avertir en ramenant sur un brancard de fortune le malheureux. Sur un vélomoteur que je m'étais approprié, je filai jusqu'à La Bernerie pour informer le commandant Aigrault de cette triste mésaventure. On envoya une camionnette chercher le corps.



Très vite après mon arrivée au P.C. de Bataillon, le commandant me dit : « Vous êtes l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé ; je vous confie le commandement de la 3^{ème} compagnie ». Cette confiance me flatta ; je n'étais pas sûr d'être capable d'assumer cette charge. Autant que je m'en

souviens, il y eut une cérémonie religieuse à La Bernerie avant que le corps ne fût renvoyé à Saint-Gilles pour y être inhumé.

Par un curieux hasard, Pierre Lefranc, quelques jours plus tard, prit le commandement de la 2^{ème} compagnie, son capitaine étant parti pour d'autres lieux.

Hélas, j'ai complètement oublié le nom de mes chefs de section. Les seuls officiers dont je me souviens sont le sous-lieutenant Thomazeau et l'aspirant Laurec ; probablement parce que j'en ai fait les portraits. Thomazeau était soldat de carrière et avant la guerre, il était, je crois adjudant. J'en fis mon adjoint. Laurec arriva tardivement à la compagnie ; Je ne me rappelle plus quel tâche je lui ai confiée, mais je me souviens bien de l'amitié (qui ressemblait à de l'admiration) qu'il me portait et qui me flattait. A part cela, j'ai le souvenir d'un jeune barbu, de un ou deux caporaux d'origine algérienne (mais je ne suis pas sûr de les avoir rencontrés en Vendée), de deux sergents, Michel Cristau et un autre barbu, de l'infirmière qui s'appelait « Mahé » et que je nommais, par plaisanterie de mauvais goût, « Pondichéry », de l'estafette du bataillon parce que j'ai une petite photo où je le revois.

¹ Numérotation de 2003

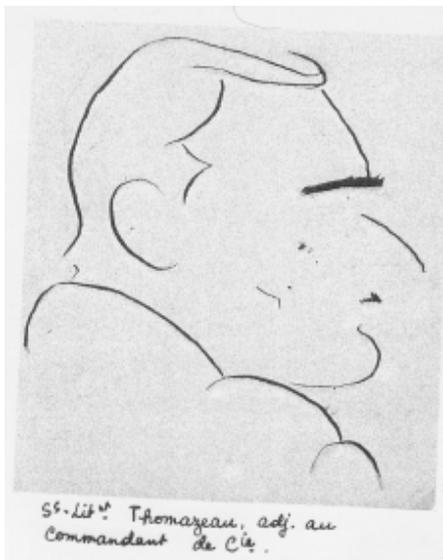
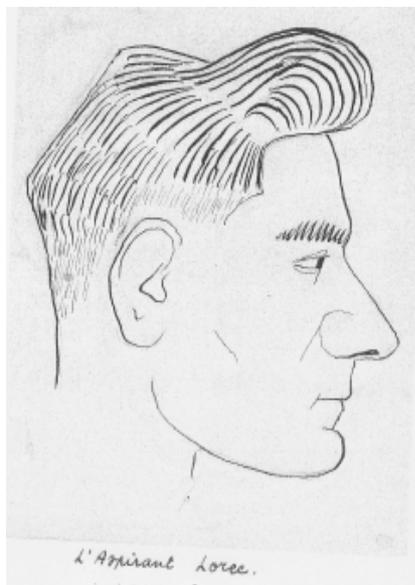


Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945



Il y avait aussi les propriétaires de La Jarrie qui, en ce temps là me paraissaient vieux et qui, au début de notre installation, nous faisaient grise mine ; mais nous finîmes par nous habituer les uns aux autres et de temps en temps, nous échangeons quelques aimables propos. Ils avaient une fille de 8 ans que j'ai revu il y a 11 ans, après un séjour à l'Île d'Yeu. Elle était alors mère de famille avec trois grands enfants et un mari resté pétainiste. Elle m'apprit que son père vivait toujours, il avait 107 ans.

Les Allemands étant peu offensifs (bien qu'une de leurs patrouilles ayant rencontré celle commandée par Bernard Blouin, cela provoqua quelque casse et, je crois, deux français furent faits prisonniers et quelques autres blessés), ma première préoccupation fut d'ordre administratif. A l'école des cadets, en une ou deux heures, on nous avait appris la comptabilité de la compagnie, sans penser que les jeunes aspirants que nous étions qui sortiraient de l'école en auraient besoin avant longtemps. Un sergent chef occupait la fonction de comptable et malgré qu'il n'y eût rien à lui reprocher, je n'arrivais pas à comprendre les manipulations de nos comptes et cela m'inquiétait d'autant plus que très souvent, je recevais des lettres de paysans de la région me priant de régler les réquisitions de bœufs, moutons ou volailles qui avaient été faites du temps où la compagnie était une organisation de maquisards vivant sur le pays. Je faisais répondre, chaque fois que je n'étais pas responsable de ces

réquisitions et que de toutes façons, je n'avais pas les moyens de régler ces dettes. Thomazeau m'affirma qu'il avait une cousine qui pourrait faire l'affaire. Je le priai de la faire venir.



Thomazeau, la sergente-comptable, l'estafette, Blin.

C'était une vieille fille aux cheveux plats et à lunettes d'allure un peu sèche et pourtant très aimable. Elle me dit ce qu'elle avait fait dans le passé, je la trouvai sympathique et je l'engageai sur le champ. J'ai



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

oublié son nom, mais de ce jour, je n'ai plus eu d'ennui de ce côté-là et j'étais chaque jour informé de la situation financière. Pour lui donner un air plus militaire, je lui avais trouvé un blouson kaki et un béret basque. Tous les soirs, avant d'aller nous coucher, elle me préparait avec gentillesse un lait de poule que j'aimais bien. Après mon départ, je sus que l'on l'avait remerciée car elle était du sexe féminin et ne remplissait pas les conditions voulues (L'armée était encore misogyne).

Il m'est difficile de raconter les faits dans un ordre chronologique car les souvenirs me reviennent comme des images lumineuses naissant d'un noir absolu. Voici donc dans un ordre quelconque ce que je peux évoquer.

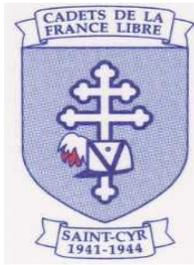
Un matin, mon PC fut attaqué par des tirs d'obus qui devaient partir d'un navire de guerre. Pas un seul n'éclata alors qu'une vingtaine était tombée autour de La Jarrie. Par curiosité (et insouciance), j'allais en déterrer un qui, comme les autres s'était enfoncé dans le sol. Je constatai alors que l'ennemi avait remplacé le détonateur des projectiles par des systèmes qui ressemblaient à des détonateurs de grenade, ce qui expliquait le manque de résultat de son attaque. Par un souci d'information, je plaçais l'engin sur le porte-bagages de mon vélomoteur et me rendit au PC du bataillon pour montrer l'objet. Celui-ci n'eut guère d'amateurs. On me pria de le laisser dans un coin et surtout de ne plus y toucher.

Une autre fois, toujours sur le même modeste véhicule, comme je me rendais sur les lignes, comme chaque jour, j'entendis des coups de feu. Continuant à avancer en direction de ces bruits, je vis tout autour de moi des mottes de terre se soulever avant de retomber. Il me fallu un certain temps pour m'apercevoir que j'étais poursuivi par un tir de mortier. Je n'en continuai pas moins ma course pour gagner le poste qui était le plus à l'est, au bord du canal de Haute-Perche. De l'autre côté du canal, les Allemands attaquaient la compagnie de Savigny et tiraient sur nous en s'imaginant que cela nous empêcherait d'intervenir, alors que le chef de poste avait, avant mon arrivée, donné des ordres pour empêcher l'attaque allemande en tirant sur son flanc droit. Cette attaque fut sans résultat : l'ennemi finit par se retirer sans avoir tué ou blessé qui que ce soit. Seul un de mes hommes s'était percé la cuisse avec une balle de fusil qui traînait dans sa poche et qui avait pénétré dans sa chair lorsqu'il eu à se recroqueviller rapidement pour éviter une balle de fusil anti-char. Cette affaire me valut la croix de guerre. Je ne suis pas sûr qu'elle était méritée, mais elle fit plaisir à ma vanité.

Une fois, en revenant du bataillon et roulant assez vite sur une route qui attendait depuis longtemps un ré-asphaltage, mon vélomoteur se mit subitement à danser dans tous les sens avant de se décharger de son passager qui alla au sol, en se faisant plutôt mal. Adieu au véhicule : il s'était cassé en même temps que moi.

Un jour, je reçus l'ordre d'aller voir si l'ennemi occupait Le Clio. Je partis avec une quinzaine d'hommes. Arrivé à la dernière butte qui nous cachait le village, j'ordonnais à mes soldats de s'allonger sur le sol et de me suivre en rampant. Seule la première partie de l'ordre fut exécutée. Après 300 mètres de reptation, je constatai que j'étais seul dans le paysage. Je continuai à ramper pendant quelques minutes et puis, comme en face cela n'avait pas l'air de bouger, j'enlevai mon béret, cachait ma mitraillette thomson derrière mon dos, m'imaginant qu'ainsi, on pourrait me prendre pour un paysan sur ses terres. J'arrivai au hameau où il n'y avait pas âme qui vive. Je retournai là où j'avais perdu mes hommes. Ils m'y attendaient, plutôt hilares et en dépit de mon engueulade, ils prétendirent n'avoir pas compris mes ordres.

J'avais remarqué, dans mon secteur, un chemin creux et étroit, bordé de grands arbustes et qui aurait pu permettre aux Allemands de s'infiltrer par là. Je me procurai au bataillon une « télémine » (C'est une mine antichar ronde et ayant un peu la forme d'une assiette) ; j'allai la poser sur un des côtés de ce sentier, puis je bloquais le percuteur avec un fil de fer qui traversait la voie à 10 cm de hauteur ... et j'interdis à mes hommes de passer par là. Quand plus tard, l'état major décida de créer une seconde ligne et que nous fûmes remplacés par une autre unité, je prévins mon successeur de l'existence de cette mine. N'en tint-il pas compte ? Ou certains étaient-ils absents quand il lança l'information ? Toujours est-il que deux de ses hommes partirent de bonne heure, un matin pour voir s'ils ne trouveraient pas de nourriture dans le « no man's land ». De crainte d'être vus à leur retour, ils



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Front de l'Atlantique (Devant Pornic)

Albert BLIN

27.10.1944 – 12.2.1945

passèrent par ce fichu sentier et la mine explosa. La mort de ces deux imbéciles m'a très longtemps pesé sur la conscience.

A part les gens déjà cités, j'ai le souvenir d'un autre cadet, Raymond Thalmann, mais je ne sais pas ce qu'il faisait dans le coin ; et aussi d'un tout jeune anglais (15 ou 16 ans) que j'ai reçu à La Jarrie, d'un capitaine moustachu qui était l'adjoint du commandant Aigrault ; d'une chienne d'un type proche d'un berger allemand qu'on délivra alors qu'elle avait été enfermée plusieurs jours dans le noir, sans manger ni boire. D'agressive qu'elle était à sa libération, elle devint l'amie de tous et la mascotte de la compagnie. J'en oublie certainement d'autres, mais ma tête est vidée de l'essentiel de mes vieux souvenirs.

Si ! Un autre fait revient en ma mémoire, mais il ne me concernait pas directement : un jour, on apprit qu'à La Rochelle, où s'était formée une autre poche allemande, que l'ennemi avait traversé les lignes françaises avec un train blindé et avait massacré tous ceux qui étaient sur son passage avant de revenir sur ses pas. Pierre Lefranc fit aussitôt démonter une centaine de mètres de rail de la voie ferrée qui menait à Pornic.

Probablement parce que le 93^{ème} R.I. avait vu ses effectifs augmenter, comme je l'ai écrit plus haut, il fut décidé de créer une seconde ligne. J'eus à occuper une autre situation, parallèle à la première et en retrait de 200 mètres par rapport à celle-ci. Le principe de défense restait le même puisque la longueur des lignes par compagnie demeurait pratiquement identique. Mais étant plus disponibles, nous prîmes le temps d'aller battre la campagne pour rapporter le maximum de fils de fer barbelé que nous pûmes trouver. Cela rendait les infiltrations ennemies plus difficiles.

Un soir, j'avais donné la permission de minuit à certains de mes soldats. A quatre heures du matin, je lançais un exercice d'alerte. Cet exercice fonctionna bien sauf pour quelques uns qui étaient rentrés de permission ivres morts. J'eus beau les agiter comme des pruniers, je n'arrivai pas à les faire sortir de leur torpeur. A l'appel du matin, après le lever des couleurs, je me suis vu capable d'engueuler des gens comme si j'avais fait cela toute ma vie.

En février 1945, la compagnie quitta le front pour une période de repos. Pierre Lefranc et moi nous nous concertâmes : nous n'avions plus rien à faire en Vendée. Après des adieux émus, nous partîmes en train pour Paris afin d'y rejoindre notre unité, l'ex BCRA qui était devenu la DGER et dont les bureaux étaient installés dans de somptueux bureaux du boulevard Suchet.

Mais la suite est une autre histoire que celle-ci. Je l'ai racontée sans trémolos patriotards. Si en Vendée, j'ai fait ce que j'avais à faire, je n'en ai pas fait plus. Je n'ai guère le sentiment d'avoir été héroïque et de toute façon, je n'aime pas la vantardise. Mais ce bout de temps passé devant Pornic m'a fait connaître de braves gens et des gens braves avec qui j'ai eu un sentiment très fort de camaraderie.

Saignon, le 22 mars 1997

Albert BLIN

P.S. En faisant photocopier mes dessins, j'ai constaté que je me suis trompé : Jean Cristau n'était pas capitaine mais lieutenant et Michel son frère n'était pas sergent mais sous-lieutenant. Il devait donc commander une de mes sections.